



Numéro hors-série

« L'un perd et manque au je de sexe »

Au sommaire de ce numéro :

Cartels

« sex(trou)alité ».....	page 3
«De quel sexe est mon psychanalyste ?».....	page 6
«Parler de sexe - parler du sexe».....	page 9
D'une sexualité en manque à s'ê(x)tre.....	page 11
La sexualité : un vide en place de la castration !.....	page 15

En-dire plus

«La passion ou le vrai regard de l'amour ».....	page 19
---	---------

En-Dire

est la revue du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole
www.enpasseanalytique.com

Responsable de la publication :

Thierry Piras – Psychanalyste – 28 rue de Tolbiac Paris 13
Tél : 01.45.85.37.66

Rédaction / Réalisation :

Pascal Wilhelm

Ont collaboré à ce numéro :

Thierry Piras, Martine Bourdin, Chantal Belfort, Maude Feral,
Stéphane Moreau

Parution :

2 numéros par an et numéros exceptionnels

Tirage / Diffusion :

Diffusion interne : tirage papier (30 ex. env.) et pdf
Diffusion gratuite – Contribution volontaire possible

Toute reproduction complète interdite

Edito

Ce premier numéro hors-série de l'année, copieux d'une vingtaine de pages, a été conçu pour vous avec un double objectif : d'une part faire état de l'avancement des travaux des cartels qui ont oeuvré à en dire sur la sexualité aux sens et non sens que le discours et les savoirs spécifiques à notre champ psychanalytique si singulier nous en mène à nommer, d'autre part pour vous proposer un guide touristique, du moins symboliquement, en préparatif, en apéritif, aux travaux qui seront réalisés avec votre participation lors du très proche colloque organisé par l'association, pas plus tard que ce 14 mai 2011... Quasiment tout à l'heure !



En vous souhaitant de belles rencontres avec cette édition consacrée à nommer de l'inommable de la chose sexuelle – s'il était seulement jamais question d'Autre-chose, tant il s'en affiche partout en offrande à ces trous, y compris du regard où l'aveugle comme le voyant s'y médisent – et à faire passage avec toutes les précautions qui conviennent, comme si vous marchiez sur les oeufs de la révélation qui s'en entâmeront en poursuite d'une rencontre lors d'un certain colloque... A en conclure, à quel point, c'est pas fini!

Pascal Wilhelm

Calendrier

Le (S)éminaire

*Hôtel Park&Suites**

19h30-21h30

Participation : 10€

« Névrose, psychose, perversion »

Il s'en dira sur ce thème, jusqu'à l'été, les jeudi suivants : 12 et 26 mai, 9 et 30 juin.

« Fin de l'analyse et l'analyse sans fin »

La visite de cette thématique des rendez-vous du lundi se poursuivra les 2 mai et 20 juin.

Les intensifs

*Hôtel Park&Suites**

« Fin de l'analyse et l'analyse sans fin »

Le dimanche 8 mai 2011.

De 9h30 à 19h. Coût : 120€

« Névrose, psychose, perversion »

Le dimanche 26 juin 2011.

De 9h30 à 19h. Coût : 120€

« de l'autre à l'Autre »

Le dimanche 28 août 2011.

De 9h30 à 19h. Coût : 120€

Le Colloque

*MAS, Salle Tilleul***

« Sens et non sens de la rencontre amoureuse »

Le samedi 14 mai 2011.

De 9h15 à 19h.

Participation : 60€

** Park&Suites, 15 r. de Tolbiac, Paris 13.*

***MAS, 18 r. des Terres au curé, Paris 13.*

**Vous souhaitez rejoindre les commissions du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole,
et vous associer à leurs travaux?**

Pour tout renseignement, adressez-vous à leurs référents respectifs :

Commission Colloque : Thierry PIRAS (01.45.85.37.66)

Commission Formation : Nathalie COMBET-JOLY (01.40.31.05.09)

Commission Revue : Pascal WILHELM (06.83.26.52.86)

« Sex(trou)ualité »

Si nous commençons nos investigations sur cette problématique qu'est la sexualité, ce sont des questions, peut-être premières, qui s'imposent, comme dans une logique de réponse. Qu'est-ce que la sexualité ? Qu'est-ce que cela représente ? Que peut-on mettre sous ce terme ? Bien d'autres questions pourraient ici être déposées, comme on dépose de vieux vêtements dans un bac de récupération. Et effectivement, que de récupérations, en ce qui concerne la sexualité ; des instruments de communication ou de marketing, et jusque bien entendu (ou bien-tendu) dans le champ de l'intimité de deux partenaires, enlacés de corps et qui «font» de la sexualité. Tout semble l'occasion de nous parler de sexualité, de sexe, de relations sexuelles, de jouets sexuels, de médiations sexuelles, et jusqu'à la sexologie, réparatrice des troubles de la dite sexualité, ou du moins de ce que l'on nomme comme tel, à savoir l'ensemble des pratiques de copulations, de ces gymnastiques qui sont censées apporter l'harmonie dans la vie des deux partenaires. Des publicités de rue ou de presse sont construites pour susciter l'excitation, le plus souvent avec le corps dénudé ou suggéré comme tel, d'une femme aux formes retouchées. La femme, ou plus rarement l'homme s'étale en objet signes de possession, d'acquisition, d'offrandes virtuelles à une consommation attendue. La femme, comme objet du désir de l'homme doit l'inciter à transposer son désir sur un objet de consommation courant ou exceptionnel ; en achetant, ou en projetant son envie d'achat «au-tour» de l'appât qui marque son attention. Ainsi, acquérir, tel ou tel bien de consommation, c'est comme si, nous pouvions posséder, la femme, ou plus exactement son image instigatrice de sensations, de représentations sexuelles. Et bien entendu, cela fonctionne parfaitement, avec l'image de la femme, mise en scène dans ce qui peut la ramener à l'éventuelle partenaire sexuelle quasi mythique pour l'homme, à savoir celle qui sera de son objet de désir. Quelques publicités qui mettent en scène des personnages masculins ou censés les représenter, sont construites sur la recherche d'effets similaires, pour la gente féminine. A ceci près, que l'homme n'est pas l'objet de désir de la femme, ni même son pénis, quoiqu'il puisse faire parfois ou trop souvent compensation, en place de ce qui ne peut s'acquérir, ni même se nommer, le phallus. Vous savez bien, du moins je l'espère, que le partenaire masculin fera fonction d'introduction du véritable substitutif au phallus en manque, à savoir l'enfant. Et ce, tant que le signifiant du Nom-du-Père ne viendra pas en place de la jouissance phallique de la mère.

Ainsi la sexualité semble bien concerner les hommes et les femmes, dans leur destination à trouver un partenaire hétérosexuel ou homosexuel pour faire relation, non plus seulement pour que puisse s'accomplir le destin de reproduction de l'espèce, mais pour une autre fonction, qu'il nous faut

mettre en évidence (et c'est en quelque sorte l'axe de recherche de ce cartel). Contrairement à ce qui semble se passer dans le règne animal, la relation entre deux partenaires appareillés du langage, se constituant en parlêtre, passe pour chacun, non seulement par le détour que représente l'autre de cette relation, mais surtout, par le rapport que chacun des deux partenaires entretient avec la fonction du phallus, et de ce fait de la castration. Le phallus fait obstacle à ce qui aurait pu être présenté comme un rapport entre deux sujets, dans un acte corporel ou seul le pénis serait en jeu - présent ou absent, mais donc bien présent comme dans l'homosexualité féminine. Si dans le couple de deux femmes, le pénis fait absence, au sens anatomique, le phallus est omniprésent, de part la spécificité du sexe féminin, en terme de castration et comme pour l'homme d'une inscription au Manque.

Depuis Freud, et ses découvertes sur la sexualité infantile, la sexualité n'est plus l'apanage de la copulation, comme instigation de la reproduction, et de ce fait ne s'inscrit pas uniquement sur le fait génital. Il y a de la sexualité hors sexe, entendu en terme de sexe anatomique, et ce qu'il soit masculin ou féminin. Les premiers développements de l'enfant sont masqués par cette énergie libidinale. Aux différents plaisir des zones érogènes, bouche anus, vient s'ajouter, pour ne pas dire se substituer, le plaisir d'objet, le plaisir concomitant au désir désirant de la mère. L'enfant, substitut phallique à la mère, est investi dans une véritable chosification où trône l'indigence de la qualité de sujet. De cette période et même à l'identification d'une castration relativement opérée dans la mise en place de la métaphore du Nom-du-Père, il s'en reste à lui, de ces traces mnésiques et de ces refoulements quant au désir incestueux, quand à la jouissance née de la jouissance de la mère à son égard. En ces moments, la sexualité de l'enfant, au delà des diverses sensations ressenties lors de l'allaitement, des soins corporels, et ensuite des prémices des découvertes de plaisir de l'onanisme. C'est toujours, vers une «offrande» vers l'autre, ou plus exactement de l'Autre dont il est et sera question. Au delà, ainsi de la recherche de sensations liées au corporel, ou plus spécifiquement ensuite aux organes génitaux, c'est de la tentative de «retrouvaille» dont il est question. L'autre, le partenaire, et ce quelque soit son sexe, il s'inscrit pour le sujet, toujours du sexe du Manque, d'un voile teinté au couleur d'une jouissance archaïque. Et si la fonction phallique pousse à l'identification de ce qui serait une dualité, celle de l'être ou/et de l'avoir (le phallus), nous constatons en fait qu'il s'agit dans cette logique du manque phallique, non pas de l'avoir ou pas, mais bien de «l'avoir-pas».

La sexualité comme hallucination au Manque, instaure sa permissivité à la réalisation dans l'accomplissement, non pas de ce qui fait rapport mais seulement de ce qui peut être parlé comme rencontre des corps. D'une rencontre, qui si elle n'est pas sans se jouir des différents trous érogènes, n'en fait pas moins quant à elle le trou du plus bel effet, à savoir celui de l'hallucination. Au delà

des sensations de satisfaction, voir de plaisir, que le biologiste nous gratifierait de naturel, de logique, de significatifs, en terme de fonctionnement neuro-biologique, la référence au sexuel dont il est réellement en question, n'est pas celui des partenaires à corps de chair. Quand nous parlons, ou plus exactement, quand s'évite la parole sur ce sexe, pourtant si présent, du fait de son absence, c'est bien du côté du sexe du Manque, que nous nous plaçons. Autour donc d'un trou, non plus seulement, ancienne localisation anatomique, mais du trou laissé par la trace mnésique, liée à la qualification archaïque de la fonction phallique. Dans ces temps, pourtant pas si reculés que cela, à en entendre le sens profond des symptômes, le temps où se lit la jouissance effective de l'infans à sa qualification comme objet phallique de la mère, à son service sexuel. D'un service, qui du sexe anatomique ne s'en éloigne que par la loi dominatrice de la prégnance du manque phallique, et de ce fait, de ce handicap instauré, et ce même au prix de la métaphore du Nom-du-Père. Handicap où se demeure, l'hallucination même, comme espoir d'un retour possible à la mère, ou plus précisément à son service en désir. Alors, si vous voulez bien me suivre encore un moment jusqu'au «pays» de la rencontre sexuelle adulte, là où deux partenaires, de sexe opposé ou de même sexe, se qualifient, dans la recherche de satisfactions physiques, en fait à la re-complétude d'une jouissance archaïque. Certes, il est beau, ou bon le temps de ces ébats, et il est dans notre univers pulsionnel de nous y tourner et retourner, encore et encore, non plus seulement par récurrence d'un plaisir vécu et ressenti dans le temps contemporain, mais du plaisir de l'Autre, du grand-Temps-Phallique. Là est l'hallucination, ou bien la duplicité à ne mettre en avant que ce qui est de l'instant de l'ébat, sans qu'il ne s'agisse faire débat sur ce qui est en cause du désir, et par conséquent de l'impérieux engouement pour la sexualité des corps. Ne pensez pas, que je prônerai ici, une quelconque affirmation d'une abstinence ou renoncement, qui de toute façon, comme hallucination, elle aussi, sous la couverture de la sublimation-frustration, n'en ferait pas moins de ce qui est le jeu de la jouissance phallique. Alors quoi, me diriez-vous, que faire de nos pulsions, de nos envies, de nos plaisirs ? Mais que voulez-vous qu'on en fasse, puisqu'ils se fonctionnent, en marge de nous, dans le trou du refoulement, dans le trou d'une nomination à s'accomplir, celle d'un «je» halluciné. D'une hallucination, qui dans le champ du langage instauré de la veine analytique, peut se hisser au niveau de la reconnaissance de non dupe.

Thierry Piras (Rédacteur) et Martine Bourdin

« De quel sexe est mon psychanalyste ? »

Avec Freud, nous avons découvert que tout est sexualité dans la compréhension et l'agir psychique. Mais d'une sexualité qui ne serait pas que du semblant de la procréation, d'une sexualité infantile, qui ne se conserverait, de toute façon, pas uniquement dans le champ de l'infans. A côté des pulsions d'auto-conservation, les pulsions libidinales viennent dire une langue non encore parlée par l'enfant, mais sur lui, celle de ce qui se joue, tant avec la relation sensorielle aux zones érogènes premières, que dans ce qui fait sens de la fonction phallique à la mère. Le sexuel fait présence dans ce qui est de la relation de l'enfant à lui-même, dans ses découvertes ou négations de ce qui se noue à l'aune de l'Autre, comme l'intégration ou non de la castration du sexe féminin. Mais il est du sexuel, qui ne se fige plus uniquement dans le champ de l'imaginaire pour s'accéder en sujet au rappel de la métaphore substituante du Nom-du-Père. A quoi d'autre s'intéresse la psychanalyse, sinon à la sexualité et à ses aménagements dans la relation analytique. Mais il est peut-être d'un autre fait sexuel, de par ce qui se joue dans le cadre de la cure, entre ces deux protagonistes, l'analysant et l'analyste.

Vous pourriez me réfuter dès le début, ce propos au centre de mon intervention, sous le registre que le sexe de l'analyste n'aurait pas d'impact sur la cure ; comme semble le dire, peut-être trop rapidement certains, qu'ils soient ou non de nom psychanalyste. Simplement envisager que l'analyste installé, instauré dans son fauteuil, ne puisse pas avoir de sexe, c'est à dire ne pas être sexué, marquerait tout simplement la reconnaissance d'un fait à part, celui d'un être qui échapperait du fait de son non sexe à la castration. Il pourrait certes s'agir d'une évocation à caractère invocatrice, d'une volonté d'un sujet autre, que celui du déterminisme en sexualité. Mais dans ce cas présent de conception, nous ne pourrions pas être installé en psychanalyse, et l'individu assis sur son fauteuil ne saurait être, ni nommé, ni reconnu comme psychanalyste. Tout juste, clone ou machine infernale du déni de l'inconscient et de la métapsychologie freudienne. Mais ceci n'est pas de mon propos ici, je fais le choix de poser l'espace du sexuel en ce qui concerne la psychanalyste. Il serait aussi tout illusoire de considérer, que du fait de sa propre analyse, de son parcours didactique et de contrôle, il puisse s'exister en dehors du sexuel. Là encore, il va nous falloir identifier ce qu'est le sexuel dans la cure, dans la confrontation à deux êtres humains. Il est trop souvent fait reproche à la psychanalyse, de ne pas prendre en compte, ni même en considération, le corps et ses spécificités dans le déroulement d'une analyse. Non seulement le corps, ou plus exactement les corps sont bien présents dans le cabinet de consultation, mais ils sont entaillés dans un véritable halo de représentations, de fantasmes, de désir, que l'absence de -corps à corps- ne réduit le moins du

monde, bien au contraire. Le corps de l'analyste, tout comme sa pensée, son «supposé savoir», sont présents, derrière l'analysant, ou face à lui dans certains moments. La clinique nous révèle nombre de propos émis directement par l'analysant, par le biais de messages verbaux divers, concernant son apparence, sa mine, ses vêtements, ce à quoi il peut faire penser (même panser, en terme transférentiel). La simple phrase, souvent récurrente, en début de séance, sur le seuil d'entrée, «comment allez-vous», si elle marque l'intégration culturelle, par une formule usitée de politesse, elle n'en signe pas moins en terme de cet au-delà de ce qui est dit dans le dit, d'un positionnement projectif, là encore transférentiel sur la santé de «son» analyste. Des signes de fatigue marquée sur le visage, des signes d'affections, comme une toux ou une modification du timbre de la voie, peuvent interpeller l'analysant sur ce qui pourrait être ressenti comme une fragilité, voire une faiblesse de l'analyste, quant à son potentiel d'être ce qu'il attend de lui ou d'elle. Ainsi, dès le début de la séance, un posturage, de réactivation de sensation, de faiblesse ou bien tout au contraire de force et de puissance, peuvent instaurer l'analysant, dans le registre d'une «visitation», non pas d'histoires passées, mais bien justement de ce qui s'est jadis échappé à lui sous le biais du refoulement, comme l'angoisse de sécurité, l'abandon, la perte d'amour...

Le corps de l'analyste est aussi celui qui est soustrait à la puissance du désir, par la confiscation du regard dans la posture analytique, où l'analysant faisant face au mur, retrouve progressivement de la sorte, le mur de l'érotisation du corps de l'autre. Le corps confisqué au regard, mais non au champ des représentations, des projections fantasmatiques - comme cette jeune femme qui croyait entendre son analyste se masturber derrière elle - l'absence du corps réel, par la disposition de la cure, mène à projeter sur l'analyste, à travers son corps, sa dimension sexuelle imaginée, sa propre expression du désir du faire-un avec l'analyste, en place de ce qui justement ne fût, ni de lieu, ni d'effet en cause du refoulement. Le fantasme sur la personne et sur le corps de l'analyste, dans le mystère du non regard direct, s'appareille en toute érotisation, d'une surface réfléchissante d'un désir, d'une jouissance. Certes, peut-être pas, en destination, particulière à ce qu'il est comme homme ou femme, mais à ce qui peut s'établir pour favoriser l'organisation du surgissement des divers signifiants. Comment ne pas parler, de ce qui fait parole hallucinée en terme d'érotisation, mettant la scène du désir et de la jouissance, sur le devant, de ce qui justement ne s'instaure que d'un arrière - vers le fauteuil de l'analyste. Le corps, le sexuel sont donc présents à chaque parole, à chaque silence, à tous ces «ça» qui finissent par s'inviter, sous le jeu de la libre association, à la table d'une quête du Graal, qui porte le nom ici, de sexualité infantile. Et ce même et peut-être surtout, si la sexualité infantile concerne l'adulte ; au nom de ce qu'il y a toujours de la sexualité infantile derrière la sexualité génitale. Non plus seulement comme souvenirs historiques, ni même comme traces mnésiques, mais comme épanchements de ce qui est en cause du désir - il y a de

l'objet «a» dans le trou de toute sexualité qui s'en vient à se parler dans la langue analytique. Tant par le récit des troubles sexuels de l'analysant, que par ce qui se fait en terme de mise en relation à la fonction phallique et à la castration, le dit du sexuel se fait trace dans tous les dires, et ce de par la présence, même silencieuse de l'analyste. Y aurait-il dans le cours de l'analyse, un quelconque discours qui ne porte pas en lui même, sa profondeur du sexuel, et ce, au sens de ce qui fait reste au Manque ?

Quel psychanalyste devrait choisir, telle ou telle personne, un homme une femme ? Quel psychanalyste serait-il le mieux à même, de part la nature de son sexe, masculin ou féminin, de satisfaire à une demande d'aide ? Et pourquoi pas aller jusqu'à se poser la question, lequel des deux serait le plus performant, homme ou femme. Si l'analysant est une femme, devrait-elle se tourner vers une autre femme pour être mieux comprise, ou vers un homme pour comprendre et changer sa relation à l'homme, à la loi, à l'autorité. BLA - BLA - BLA que tout cela ! Dans le cadre de la psychanalyse, il n'y a qu'un psychanalyste qui accueille, non une femme ou bien un homme, mais la place du désir, la force de la jouissance, la monstration ou non de la castration.

Alors «de quel sexe est mon psychanalyste» ? - Comme homme ou femme, il est du sexe masculin ou féminin, comme psychanalyste, il ou elle, est de ceci, mais aussi du «sexuel». En ce sens où le sexe du psychanalyste dans le cadre de la cure, serait la psychanalyse, elle-même, comme instigatrice d'une relecture de ce qui fait pulsion et désir. Certes, il ou elle, se pose dans le sens d'une érotisation ou dimension du transfert, mais sans se commettre à s'oublier de la loi de la castration et de l'hallucination du faire-un. Il n'est pas l'homme ou la femme d'un état des lieux d'une sexualité actuelle à corriger ou à améliorer au nom d'une modélisation factuelle, mais il est et demeure, cet analyste, champion (ou champ-pion, comme pion du champ en question), à savoir celui de l'inconscient. La psychanalyse ne fait pas intérêt de la sexualité, pour la rétablir ou la pacifier, mais dans ce qu'elle ne se présente pas au yeux de l'analysant, comme l'expression de sa construction et de sa déconstruction psychique. Entendre, au sens de décrypter les signes de l'inconscient, c'est mettre en mots de sens (ceux du désir), les illusions du bien ou mal être, pour un bien-dire.

Thierry Piras (Rédacteur) et Martine Bourdin

«Parler de sexe - parler du sexe»

Le groupe de travail est parti du postulat suivant : «parler de sexe, parler du sexe, pour faire barrage à la jouissance». Ainsi il convenait de se poser sur le parler de, et/ou du sexe, qui entérine ainsi l'obstacle qui se fait à toute considération autre que seulement celle d'une hallucination du réel. Avec le discours sur le sexe, ou même d'ailleurs sur la sexualité, quand elle se cantonne à la relation physique entre deux partenaires, le propos ne peut que faire reste de ce qui échappe au delà d'un dire en surface. Le dit, quant à lui ne s'inscrit qu'en porte à faux du semblant de ce qui fait apparence du réel, pour inviter le processus analytique, à une mise en sens de rien d'autre que ce qui est en cause du désir, à savoir l'objet «a». Et de toute façon, quand nous énonçons le parler de-du (pourquoi ne pas en dire dodu ?) sexe, du quel parlons-nous ? Et l'énumération, sans être fastidieuse, n'en demeurera pas moins exhaustive, pour que nous puissions, dans l'avant de la compréhension, procéder à l'appel. Sont donc présents, à cet appel, à cette nomination, le sexe féminin, le sexe masculin, le seul sexe au sein de l'inconscient, le phallus, le Manque et le refoulement, que l'on peut énoncer, loi de castration. Nous comprenons bien qu'ainsi nous allons en revenir à la mère et au père, et que par conséquent, le partenaire, et ce quelque soit son sexe anatomique, n'est qu'un substitut.

Examinons maintenant le parler de sexe, sous l'angle du sens commun et sous celui d'une lecture analytique :

Sens Commun	Lecture analytique
Rapports sexuels.	Parler de sexe pour ne pas parler d'autre chose ou de la Chose Autre.
Satisfaction / non satisfaction.	Au delà de la satisfaction sur le corps, au delà de l'individu sujet, pour le sujet de l'inconscient. Satisfaction à identifier comme un plus-en jouir, vers la jouissance.
Plaisir.	Sortir du registre du réel neurologique et de l'imaginaire pour faire accès au symbolique, avec ce qui est du langage. S'introduire à la castration, à la métaphore du Nom-du-Père, à la fonction phallique.
Objet qui permet la satisfaction. Partenaire ou sex toy.	Au delà de l'objet de l'ici et maintenant, pour se poster sur les rivages de l'objet en cause du désir, à savoir l'objet (a).

La réflexion en cours porte sur le sens même de l'existence de la sexualité, en dehors de toute considération biologique et même de la puissance des pulsions d'auto-conservation, qui poussent à la copulation dans le cadre de la pérennité de l'espèce. Si le phallus est bien le primat sexuel au niveau de l'économie psychique en matière de libido, il n'en demeure pas moins que deux sexes différents cohabitent, se confrontent et organisent les mécanismes du refoulement. Le phallus, avec cette double insertion, l'être-l'avoir, et à n'en pas douter cette troisième logique de l'avoir-pas, s'il domine ce qui est de la structuration ou non du sujet, n'en conditionne toute fois pas moins le versant féminin, par l'interrogation concomitante au Manque. L'interrogation de l'enfant sur la castration portée et à porter ou non sur le sexe de la mère conditionne, comme nous le voyons dans l'étude d'un cas de l'Homme aux loups (voir article dans En-dire N°1). Ce qui constituera, couplé à la métaphore du Nom-du-Père, la sortie de la dimension objet phallique en place pour l'enfant, vers une qualification à vocation «nominatrice» de sujet. Ainsi, la sexualité semble bien exister du fait de la présence de deux sexes, non plus seulement dans leurs instances réelles, mais dans ce qui se porte comme trame à démasquer du refoulement. Alors quelque que soit le partenaire, qu'un individu choisisse, du sexe opposé ou du même sexe, ce qui est de la fonction phallique et de la loi de castration s'appliquent. L'individu, dans sa relation au partenaire, a à se qualifier comme sujet homme ou femme, et à identifier à ce qui fait fonction à l'Autre, et non plus seulement à l'autre (le partenaire, notamment dans son sexe anatomique). Qu'il soit de l'autre sexe ou de même sexe, le partenaire pose les mêmes questions (à condition de les identifier comme telles, et ne plus rester seulement dans l'hallucination du réel). Des questions, au bord du trou de la jouissance, que le langage peut faire saillir, au détour de la libre association, dans le cadre de la cure, en collecte de tous ces signes de l'inconscient, souvent à valeur de signifiant. D'un jadis, pas si loin de nous, l'opprobre était posée sur l'homosexualité, y compris même chez certains psychanalystes, alors que Freud, dès le début de la psychanalyse, avait banni le côté «anormalité». Encore sous le joug de la pulsion du Moi, le couple potentiellement enfanteur, était montré comme le modèle référent. N'est-il pas de s'interroger sur le déni freudien des découvertes de la sexualité infantile, qui contribueraient à restaurer le primat d'une sexualité à reproduction et non à pulsion libidinale ?

Qu'elle serait alors la sexualité des hétérosexuels, des homosexuels, si ce n'est celle de sujet s'identifiant, non plus seulement à l'attirance d'un autre (voir l'impact du faire-un), mais d'un individu corrélé à une lecture de sujet de l'inconscient. Si différences existent, elles semblent se porter sur le champ, de ce qui ferait différence entre le désir et la jouissance, et non plus seulement sur la nature réelle de l'objet destiné du désir. Ce qui est en cause du désir, l'objet (a) ne peut que ramener dans le même giron, celui de l'intégration de la castration, hétéro/homo-sexuel. Quelque soit le partenaire, il y a trace du Manque (à la mère, à son domination phallique), dans toute attitude qui prendrait coloration de relation sexuelle...

Thierry Piras (Rédacteur) et Martine Bourdin

D'une sexualité en manque à s'ê(x)tre

Sexualité, phénomène sociétal sur les devants de la scène, qui, de se parler ou de s'écrire, relève encore néanmoins du domaine du tabou, au-delà de son expression en déversement d'un quelque chose qui s'instaurerait d'un remplissage par tous les moyens - y compris de formes de perversions - remplissage du temps, des relations, de couple en duo ou en plus grand nombre, en tous cas d'un manque forcément, tel nous le développerons au cours de notre première réflexion.

Le tabou est là et finalement fait source à tout un questionnement concernant la sexualité qui finalement ne se parle, ne s'écrit encore qu'à mi mots, à mots voilés voire fait le silence sex-sister là où il serait nécessaire de parler, de donner réponse, de poser savoir. Il en est ainsi chez l'adolescent en découverte de sa génitalité et des bouleversements que cela crée dans sa vie intime et relationnelle, sinon d'une exacerbation pulsionnelle. Nous le retrouvons encore chez les sexagénaires qui ne sont plus censés sex-sister face aux quotas de moyennes statistiques dans lesquelles ils ne peuvent plus se compter pour ce qui en est de la relation du corps à corps, du jeu sexuel, sinon dans l'intimité de leur vie qui ne peut que rester cachée, voilée par la confiscation d'une part de leur existence, évincés de la parole dans ce domaine. Il en est de lire des magazines, internet, d'écouter certains experts, sexologues, pour finalement obtenir moult réponses sur des performances obtenues ou à obtenir ou à égaler, sur une quantité de «rapports sexuels» à toujours plus développer pour obtenir toujours plus de bien-être, de mieux être, autour du verbe désirer, du plaisir à trouver par tous les moyens possibles et imaginables dans des quantités impressionnantes, autour enfin d'une jouissance orgasmique qui font la femme, l'homme tels des chevaliers en quête d'un graal non à trouver, mais à retrouver (parfois s'échapperait de l'inconscient des signifiants qui signeraient que cela aurait peut-être déjà existé !). Autant de termes de la vulgate pervertis de leur sens originel psychanalytique sur lesquels nous reviendrons puisque dans le contexte actuel, il semble plus s'agir de la recherche d'un merveilleux, d'un absolu à travers le rapport sexuel qui tend indéniablement à faire régresser la femme, l'homme à la période de la toute puissante oralité où la fusion est Mère de tous les sexes...

Aujourd'hui nous vivons une propagande, en tous genres, sur la sexualité grâce à l'accès aux livres, aux magazines, au cinéma, à internet, à une abondance d'effets publicitaires - fondés sur une soit-disant demande, mais alors de qui, me direz-vous ? - dans lesquels la femme est au centre. Pourtant, au-delà d'une apparence de femme parfaite, femme fatale, elle ne s'instaure ainsi qu'en un reflet objetisé d'elle-même, oserais-je dire : maintenue socialement objet, elle se fuit à s'être Sujet si elle n'y prend pas garde. Bien que socialement dite «libérée», elle reste non libérée du dé-

sir de l'homme, car l'homme a désiré la femme et continue à désirer la femme. Et si parmi les objets de consommation, il semble qu'elle ne soit pas non plus libérée du désir désirant de l'Autre. En ce qui concerne l'homme qui désire la femme, ne le fait-il pas dans un au-delà qui le renvoie, à travers la femme, peut-être tout simplement aussi à l'Autre, d'un désir qui l'attacherait encore à cet Autre qui lui fût interdit lors d'une castration se devant incontournable (pour nommer l'interdit de l'inceste), donnée à travers la métaphore du Nom-du-Père à son advenir de s'être homme ?

La femme «potiche» nous dit un film récent, cette femme objet que nous inocule la publicité la faisant couvrir sur les affiches, et à la télévision, un autre objet à vendre, donc à surtout acheter, lui quasiment transparent, fait pour pousser l'homme à consommer, à posséder (mais à consommer, à posséder quoi ou plutôt qui ? J'achète la voiture où telle femme, star trop parfaite, était a-colée en pensant ainsi posséder un peu de cette femme !) ne représente-t-elle pas pour lui (d'un inconscient non dévoilé) autre chose, qui se voudrait quête. La quête vaine pour un retour à la Chose perdue lors de la castration. La femme ne ferait-elle pas hallucination à l'homme, tel l'enfant a appris à halluciné le sein de sa mère lorsque celui-ci lui lui fût retiré de la bouche ?

Voyons ce mouvement dit nouveau, la nouveauté étant surtout celle d'apparaître enfin au grand jour : celui des femmes cougars, des femmes qui payent pour «être aimées» par des «escorts boys», tout autant que dans l'érotomanie et autres excès et perversité ou pathologie (nymphomanie) de la vie sexuelle de la femme en demande. Elle est en demande de toujours plus, dirais-je, dans une réalité non de corps à corps effrénés avec de jeunes éphèbes ou de moins jeunes, mais bien de toujours plus de cette illusion de pouvoir s'acoquiner avec ce quelque chose qu'elle ne pourra pourtant jamais avoir, le phallus. Payer pour avoir plus d'hommes, plus de pénis disponibles, plus de rapports sexuels et donc davantage d'orgasmes ne lui font pas pour autant obtenir plus d'enfants de ces hommes comme celui enfant désiré, en inconscient, du père, et qui auraient pu faire substitut de ce phallus convoité. Cela ne lui permet pas non plus de s'approprier ce qui lui reste à tout jamais inaccessible, le phallus.

«Faire l'amour», entend-on, comme si l'amour ne pouvait se traduire que d'un acte qui servirait à le faire sex-sister, passer dans le réel ! Demandons-nous quel est la part de ce qui est Imaginaire, fantasmatique, illusion, hallucination, et ce qui est du Réel ? Y a-t-il du symbolique dans ce qui est du sexuel ? Pourquoi ne dit-on pas «faire du sexuel» ou «faire du sexe» ? Nous savons bien que l'être Sujet en différenciation se distancie aussi du faire pour pouvoir se qualifier, se nommer d'être. Il est intéressant de noter que nous ne disons pas «je fais la mort, la vie...», mais nous faisons l'amour ! Nous nous faisons l'amour... à nous-même !

Aujourd'hui, nous pouvons avoir des rapports sexuels sur internet (internet comme vecteur inducteur de la pulsion libidinale ?), en vidéo conférence ou par échanges écrits dans des emails ou sur face book ... à distance, sans plus de contacts physiques. La clinique me permet de dire que ces

personnes obtiennent autant de satisfactions à ces formes de jeux sexuels que finalement le rapport classique de deux corps à corps, à savoir peu de satisfaction puisque le seul moment qui s'imprime c'est celui de la fin du vécu, c'est celui de la frustration qui fait relancer sans fin la quête de l'orgasme absolu, du plaisir totalitaire (dictatorial !) tel celui que fût la première jouissance absolue inhérente au premier plaisir absolu ou encore en concomitance avec le désir désirant d'une Mère gorgonique dévorante.

La jouissance, au sens lacanien du terme, semble finalement être le moteur du rapport sexuel. Plus il y a de distance entre les personnes et plus la jouissance est proche. Seul le fantasme, l'imaginaire ont place, tandis que subsiste dans le réel une personne face à l'image d'une autre personne qui ne peut que la renvoyer à elle-même, en lieu et place, et donc à un auto-érotisme de la période narcissique. L'autre sur l'écran ne sert que de support à son imaginaire, mais dans la réalité n'existe pas. Il sert de prétexte, et ne renvoie qu'à cet Autre fantasmé qui, de façon partielle ou totale, reste hallucinée, d'autant que la différenciation par castration n'a pas été acquise dès lors que persiste une défaillance du Père symbolique à nommer cette castration. Finalement, l'Autre ne renvoie qu'au manque, au vide.

Cette phrase conceptuelle de Lacan «Il n'y a pas de rapport sexuel» (in l'Etourdit publié en 1973 dans le n° 4 de la revue Scilicet (réédité en 2001 aux Editions du Seuil dans le volume Autres Ecrits), «...il y a l'amour...»), nous entraîne dans un questionnement au-delà du manifeste dont nous devons nous détacher. Elle interroge notre rapport au réel. Parler du rapport sexuel est un phénomène sociétal qui tend à générer une recherche de fusion, de complémentarité, d'absolu, de complétude. Lorsque Freud nous parle de rapport sexuel, il parle de sexualité infantile dans ce qu'elle est pulsions libidinales et désir et non d'une relation génitalisée qui, dans le contact intime des corps mène à procréer dans un objectif de prolonger l'espèce humaine. Chez Lacan, dans ses Séminaires Encore et l'Etourdit, il nous parle d'amour et de non-rapport sexuel, l'amour venant en place du rapport sexuel, là où il n'est question que d'image. En effet, que vous soyez nu(e), collé(e) à l'autre, le non-rapport sexuel avec un autre vient de ce que le rapport sexuel ne se fait jamais, en réalité, qu'avec une image, une représentation imaginaire. C'est l'image de ce qui fait la signifiante du langage, à savoir le Phallus. C'est pourquoi, nous l'avons vu au Colloque de «La femme», une femme se voue à le représenter en faisant semblant d'être le Phallus (mascarade féminine), tandis que l'homme, lui, fait semblant de l'avoir (comique viril). Si le rapport sexuel devait avoir lieu, il se ferait avec le Phallus - et là on est dans l'imaginaire - et non pas avec la femme qui, elle, n'existe pas, comme nous l'affirme Lacan, puisque seule une femme existe. Nous pourrions dire ainsi que dans la sexualité, chacun est en grande partie dans sa propre affaire, même s'il

y a la médiation du corps d'un autre (en direct ou indirect par internet) car en fin de compte, votre jouissance sera toujours votre jouissance. Autrement dit, ce qui est du sexuel ne conjoint pas mais sépare. Le réel est narcissique, le lien est imaginaire, de l'ordre du fantasme, de l'hallucination. L'amour serait donc ce qui vient suppléer au manque du rapport sexuel dans le sens où l'amour vient à la place de ce non-rapport sexuel (et non traduire que l'amour serait un déguisement du rapport sexuel). Dans ses derniers Séminaires et Encore et l'Etourdit, Lacan nous parle de l'amour pour nous amener à l'idée que le Sujet peut aller au-delà du narcissisme en tentant d'aborder «l'être» de l'autre. Ce ne peut être que dans l'amour que le Sujet va au-delà de lui-même, au-delà du narcissisme puisque dans le sexe, vous êtes finalement en rapport seulement avec vous-même dans la médiation de l'autre. L'autre ne vous sert que pour découvrir le réel de la jouissance. Dans l'amour, la médiation de l'autre vaut pour elle-même et ce serait cela la rencontre amoureuse : partir à l'assaut d'un autre afin de le faire exister avec vous tel qu'il est ; nous ne sommes plus dans une recherche d'un fusionnel absolu où $1 + 1$ deviendrait 1, mais plutôt dans une expression du type $1 + 1 \diamond$ amour où \diamond serait une signifiante du Langage, de celui qui unit les êtres, et même plus fait du Sujet un «parlêtre» selon Lacan. Lacan nous dit encore qu'alors que le désir s'adresse dans l'autre, de façon toujours un peu fétichiste, à des objets archaïques (seins, bouche, anus, pénis...) de ceux qui ramènent fondamentalement à Freud et à la sexualité infantile, à l'oralité et à l'analité, l'amour s'adresse à l'être même de l'autre, à cet autre tel qu'il a surgi, avec en lui ce qu'il en est du Sujet plus que de l'objet phallique qu'il fût pour l'Autre.

Pour la femme cela se traduit par une incomplétude à gérer, sa dépossession du phallus. Mais, tel le dit Lacan, elle peut se prévaloir d'être pas-toute, ce pas-toute qui pourrait nous ramener à ce que Freud disait de la femme et de sa sexualité : un continent noir ; un continent inexploré parce que inexplorable.

L'homme a le phallus, mais il ne peut qu'avoir du désir pour la femme, dans une probable recherche d'un retour à l'Autre, cet Autre qui lui fût confisquée lors de la castration.

On pourrait relancer le questionnement autour de ce que l'on observe lorsque un homme rencontre une femme et que cela ne marche pas aussi bien que cela. Nous voyons par ailleurs que l'homme et la femme ont tendance à recommencer plusieurs fois l'acte sexuel - nous avons même noté auparavant que la performance en est un axe sociétal - mais nous pouvons aussi dire dans le style lacanien que l'on ne recommence que ce que l'on a raté !

Chantal Belfort (Rédactrice), Maud Feral et Stéphane Moreau

La sexualité : un vide en place de la castration !

Qu'en est-il de ces oubliés, ceux qui ne sont plus enfants, mais qui malgré le passage de la puberté ne sont pourtant pas encore adultes et seulement nommés jeune femme, jeune homme en place de femme, homme, contrairement aux temps anciens. Il est possible de dire que ce qui peut faire basculer vers une régression à un état psychique antérieur ou vers une affirmation de la maturation en Sujet, néanmoins non autonome matériellement, relève du sous-basement de la structuration psychique des premières années de la vie jusque vers la puberté. Les premières rencontres amoureuses de l'adolescence, ces premières amours passionnelles, le premier amour, les premiers émois amoureux, nouvellement génitalisés surviennent en un temps où les pulsions libidinales oeuvrent de manière exacerbée après la période de latence, elle relativement tranquille. Nous nous interrogeons sur ce qui se joue pour les adolescentes, souvent éloignées d'elles-mêmes, devenues enceintes, par choix ou non choix la plupart du temps, par défi, ou encore par ignorance de ce dont il s'agit réellement quant aux conséquences matérielles et psychiques sur leur vie, pour leur avenir, pour cet enfant à venir qui n'a pas même été désiré, en tous cas en conscience. Que faut-il comprendre de ces rapports sexuels sans objectif de procréation mais néanmoins avec la venue d'un enfant ? Que pouvons-nous dire de leurs rapports à la réalité, au réel ?

Période de rébellion face à l'incompréhension des parents, des adultes en général, d'une identité en recherche d'affirmation, d'une femme, d'un homme post-pubère et donc physiologiquement femmes, hommes structurés organiquement en tant que tels, mais dont la vie reste marquée par la dépendance matérielle et scolastique. Un essai d'affirmation, en voie de maturation, peut commencer à s'effectuer par sublimation. Au-delà de l'affirmation identitaire, par ce choix s'il en est, une adolescente qui a un enfant d'un autre s'échappe un peu plus à elle-même d'un quelque chose qu'elle essaye d'emplir, qui serait de l'ordre du vide, de l'incomplétude. Effectivement, cet enfant n'est pas celui désiré du père, non plus que de l'époux. C'est celui du premier amour. Cela fait de lui, d'emblée, celui qui va avoir fonction d'emplir un vide plein d'une castration en absence, en quelque sorte une tentative pour remplir l'incomplétude de la jeune femme. Au-delà du rapport sexuel manifesté, nous nous trouvons en présence de ce qui pourrait être l'entrée en possession (inconsciente) de ce qui fera office de phallus, cet enfant rarement désiré qui devient un objet phallique pour l'adolescente. Ceci à l'instar peut-être de celui qu'elle demeure être toujours d'une mère non différenciée de par la défaillance en castration à sa propre période oedipienne, par carence de la métaphore du Nom-du-Père. Ainsi donc, au-delà de la découverte de l'autre à travers les jeux sexuels génitalisés, les enjeux inconscients pour ces adolescents restent ceux qui les emprisonnent

dans un vide à r-emplir*. Nombre de comportements chez ces adolescents semble davantage faire acte de régression à des stades pré-oedipiens, restés sous la coupe encore de la loi d'une mère pré-oedipienne. La différence fondamentale avec la période de l'infans est que, dans cette période post-pubère, hormis une possible augmentation des symptômes pré-existants ou la mise à jour de nouveaux, ceux-ci font signifiants de névroses infantiles ou parfois de l'élaboration de nouvelles, et les conséquences dans la réalité peuvent se voir matérialisées de différentes façon : grossesse, addiction aux drogues, à l'alcool..., dès lors qu'il n'est pas possible d'en faire un mode de satisfaction pulsionnelle sans décharge par réalisation en déplacement de type sublimation, dans différents champs de la vie : sport, politique, religion, création artistique...

A cette période, la différenciation sexuelle est sensée s'être acquise avec ce qu'il en a été de la traversée de l'Oedipe, accompagnée de remous dévoilés dans la clinique psychanalytique par ce qu'il s'y extrude de frustration et de Jouissance, et de ce qu'il reste d'avoir eu à subir la castration posée par un père symbolique à travers la métaphore du Nom-du-Père : le manque. Là où il y a explosion libidinale, nous ne voyons que vide aux marges d'une incomplétude d'autant plus prégnante que non explorée, sinon lors d'une cure analytique.

Peut-on parler d'un sujet en parlant de l'adolescent(e) ? En cette période perdue l'attente d'un autre - qui ne s'éclaire forcément que de l'Autre - du savoir qui donnerait la clé à cette étape, le savoir inconscient bien sûr. Pour Lacan, à l'appui de ses commentaires du culte antique des Mystères et des rites tribaux, il n'y a pas d'initiation. C'est ce qui fait l'expérience désarmante de l'adolescence dans ces deux registres. Il n'y a pas de savoir qui assure comment être femme ou homme, pas plus qu'il n'y a de science de la jouissance. Il ne peut qu'y avoir le rappel de la castration avec tout ce que cela implique, renoue et ramène à la période de l'infans, dans ce qu'il y a de sexualité infantile autour de l'espace pulsionnel. En ce sens nous pouvons parler d'«adolescent en crise» et le terme crise semble le qualificatif le plus couramment associé à l'adolescence. La puberté est précédée de ce que Freud nomme la période de latence qui correspond à un renoncement temporaire à satisfaire les pulsions sur un mode direct (onanisme), c'est-à-dire sur le mode de décharge. Nous pourrions parler de l'adolescence comme de retrouvailles avec ce qu'il en fût, en présence ou en absence, de castration. L'adolescent aura pu s'ad-venir à Sujet s'il a pu quitter la loi de la mère pré-oedipienne pour accepter la loi du Père, celle de l'interdit de l'inceste, qui lui permet de passer de l'état d'objet phallique de la mère à l'état de Sujet, celui qui a le phallus pour l'homme et qui fait la femme pas-toute.

* r-emplir : emplir de façon redondante, à répétition, telle une quête qui mènerait au retour de la première satisfaction perdue.

Parlant d'un autre phénomène social prégnant, le culte des idoles à l'adolescence («Jet set», «Show business», hommes politiques...), nous voyons la place qu'il occupe dans leurs dévotions quotidiennes et illustre comment ces figures narcissiques du moi corporel idéalisé, projeté, s'avèrent inaptés à compenser fonctionnellement (et surtout pas avec la sexualité) la carence de l'opérateur symbolique interne qu'est l'Idéal du moi et qui se construit sur l'opérateur symbolique externe qu'est le père porteur de la loi. Cette question de l'efficience interne des instances psychiques peut se mesurer socialement au symptôme de la violence produite, d'une violence extérieure qui n'est que l'expression de celle pulsionnelle interne, méconnue, incontrôlée et incontrôlable, d'un savoir inaccessible, faute d'avoir appris à s'être, à travers la castration oedipienne dans ce qu'elle fait frustration, jouissance ou par le cheminement de la cure analytique. Notons que l'histoire de l'espèce humaine montre comment les pires déchaînements de destruction ont été engendrés par le culte de figures qui serait d'un idéal narcissique (La Psychologie de masses, de Freud, et Malaise dans la civilisation).

Vide et manque sont signifiants à travers l'excès de ce toujours-plus-à-vouloir-à-tous-prix, véritable fait sociétal. C'est vivre la transposition de la rencontre amoureuse «physique» du corps à corps par celle instaurée à distance, sur internet du regard-à-regard. Cet écran, tel un miroir et son stade, signe dans la réalité une distanciation d'avec l'autre, et loin de sujétiser permet de régresser à l'auto-érotisme narcissique. Il y est fait nomination (sites de convivialité), sans doute au lieu de celle qui ne fut pas faite par ces pères absents dans la symbolique, de se présenter d'un profil qui relève davantage du curriculum vitae de bon élève que d'une présentation réelle. Et forcément une partie importante de l'être lui reste confisquée, son histoire de parlêtre, en inconscient. Nous savons que seul le travail de la cure analytique peut laisser échapper, par des signifiants achoppés lors de la libre association, ce qui nous est confisqué de ce que nous sommes en inconscient, de notre histoire en refoulement. Mais, au nom de cette présentation/don-de-soi aux autres, tel le boudin fécal offert (ou pas) à la mère d'une fixation anale, il demeure, tait, tue ce qu'il y a de plus profond en l'être. En ce sens, cette nomination, fait paradoxe, tue l'être, tue la rencontre «entre»* deux êtres qui, de se vouloir et croire en transparence, s'habillent en réalité du masque de l'ignorance et de l'illusion, sinon du mensonge sciemment perpétué et favorisé par la distance que laisse possible cet outil technique moderne.

*Lacan nous parlait d'«a-mur» : de l'amour entre l'homme et la femme ; c'est le disjonctif «entre» qui retient Lacan car il dresse entre l'homme et la femme un mur, un mur fait de briques du désir, de quelque chose qui sonne comme le «mur du langage». (L'amour Lacan, De Jean Allouch, Ed. EPEL 2009).

Notons que ces moyens de communication, dans une dite rencontre a-moureuse*, s'inscrivent dans une réalité illusoire où la fiction hallucinatoire flirte avec l'Imaginaire. En ce sens, le Réel ne peut que s'halluciner des fantasmes et représentations de chacun de la rencontre, tout comme l'enfant hallucinait le sein de la mère pour s'illusionner d'un remplissage oral en place du sein lorsque la mère lui fût arrachée. L'homme reprend ainsi sa femme et rend possible la sujétisation de l'enfant qui, s'il reste objet substitut de phallus de la mère ne peut que se perdre à lui-même. Ainsi donc, les acteurs de ces rencontres nouvelles oeuvrent avec nombre de masques, dont ceux de la rencontre amoureuse classique. Mais s'y «rencontre» aussi une lecture de l'autre en recherche de ce qui ferait réussite absolue à trouver un autre parfait, l'âme soeur, sa moitié. Au-delà, il s'agit toujours de la recherche perpétrée à l'infini de l'Autre. L'autre n'est que le leurre qui renvoie à soi voire à l'Idéal de soi. Le sujet est celui qui a su vivre l'extraction de ce qui fit refoulement et ne peut s'exister en conscience, par la loi nouvelle posée d'une libre association dans la cure analytique. C'est le lieu où la personne s'expose à une possible r-encontre avec elle-même, s'enchaînant alors, à travers la mise à nu des chaînes de signifiants, à la possibilité d'une restructuration en castration, venant à s'être enfin quand il parvient à s'entendre de sa parole.. A ce moment, l'on comprend bien que l'on est seul dans l'amour et que l'amour ferait penser à la quête, d'un mouvement perpétuel, en répétition de la toute première satisfaction avec l'Autre.

Nous pourrions, non fermer le sujet, mais le continuer avec ce que Lacan dit de l'amour : «l'amour est affaire de savoir», ce qui nous conduit ainsi vers l'amour de transfert. Freud nous a appris qu'il est le fondement même de la Cure analytique. Lacan, lui, cherche un nouvel amour que l'on n'aurait encore jamais dit (L'amour Lacan, de Jean Allouch) et l'amour de transfert semble finalement être amour véritable. Il n'est aucunement réédition d'amours anciennes, mais il est à chaque fois un nouvel amour. De plus, pour Lacan, «... l'amour, c'est la vérité, mais seulement à partir d'elle, à partir d'une coupure, que commence un autre savoir propositionnel, à savoir le savoir inconscient. C'est la vérité en tant qu'elle ne peut être dite du sujet... L'amour, c'est deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal. C'est la division irrémédiable... Quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale méli-mélo» (Lacan dans les «Non dupes errent...», cité par Jean Allouch dans L'amour Lacan, Ed. PEL, 2009, p. 399). De ce méli-mélo Lacan va dessiner avec les noeuds borroméens pour finalement nouer entre l'homme et la femme ce qui est du symbolique avec l'imaginaire...

*Il nous est tentant de dire que, dans cette histoire de rencontre, il y aurait de l'objet a, donc du désir et de la Jouissance.

Chantal Belfort (Rédactrice), Maud Feral et Stéphane Moreau

«La passion ou le vrai regard de l'amour»

L est des mots qui souvent s'associent pour le plus souvent, ne faire qu'un, passion est de ceux-ci. Quand accoté à l'amour, quand impliqué dans le même schéma, celui de la relation ou de ce qui est semblant de faire relation, la passion n'en finit pas de s'installer dans ce qui est justement de sa définition, à savoir, ce qui transperce. L'amour, quand tu nous tiens, semble chanter à longueur de sonnet le poète ou de refrain le saltimbanque. Comme une ode à l'universalité, à la permanence, à une félicité si chère à l'attente, qu'elle n'en finira plus de coller à la chair des protagonistes, instaurés de cette invocation. Comme le charme d'une enchanteresse, la passion tisse et retisse à l'infini, les noeuds d'une trame, qui si elle porte en apparence le soupire d'amour, ne s'en révèle pas moins d'une torpeur mortelle, celle de la souffrance. L'amoureux semble s'oublier l'espace d'un songe halluciné, à cette distillation d'un poison, qui pour lui ou elle, s'apparente sous les feux d'une manipulation psychique archaïque, à une véritable révélation de béatitude. Ne parle-t-on pas dans les milieux qui s'autorisent, d'ailleurs d'eux-même, de nécessité à faire fleurir les passions, de retrouver la force des passions, comme pour sortir de cette monotonie qui caractériserait tout individu, non encore atteint de cette mortification qu'est cet état, tant appelé des souhaits et dans le même temps, si honnis de ceux et celles qui ont du s'y confronter, et par conséquent y souffrir.

D'ailleurs, le message chrétien de Pâques, qui voit la «passion» de Jésus se transcender dans la résurrection, n'est le moins du monde, affaire, ni histoire de quiétude, mais bien de souffrance, de déni, de trahison, de mortification, de la chair, voir de l'âme. La passion christique, avant d'être rédemptrice, du moins dans la nomination qu'en fera l'Eglise ultérieure, est l'histoire de ce qui transperce, la chair par les clous, le message par l'ignorance. Faudrait-il croire alors que la passion amoureuse puisse elle aussi devenir, ce qui libérerait du joug de la jouissance, de ce qui est en cause du désir, de la dominance de l'Autre. En un mot, la passion amoureuse aurait-elle vocation à ce que s'accomplisse cette dimension salvatrice du sacrifice, comme ce fut le cas pour Jésus, du moins pour les chrétiens. En pénétrant sur les terres de la passion, l'amoureux gagne-t-il son paradis, sa résurrection ? Le paradis est bien atteint dans le cas de la relation amoureuse, il s'agit alors du filtre hallucinatoire d'une plénitude, qui se déverse sur l'amoureux, qui colore sa relation, qui marque sa pensée et sa chair d'un message transperçant. Mais d'un transperçant qu'il conviendrait maintenant d'écrire de la façon suivant, pour lui révéler sa véritable nature : «trans-perd-sans». Ainsi au travers de ce qui se joue, au travers d'un retour à l'assujettissement de l'individu, il se découvre donc bien de la perte, et d'une perte qui transperce le temps, pour que le «sans», ne soit bien que d'une perte qui ne puisse ainsi s'accomplir. L'individu, du moins à savoir ce qui se tramait dans son dos de la conscience, en grandissant, c'est à dire en s'écartant du temps de l'assujettissement à la fonction phallique, celui où il ne s'était que du commerce libidinal de la mère, se croyait devenu sujet. Il aurait pu se penser (bien plus se panser) détaché des méandres de la fonc-

tion phallique, acquis des significations en la castration ; alors que part la passion amoureuse, il ne fait que revisiter ce qui ne s'est pas estompé de lui. Le «sans», loin du sang du Christ sur le calvaire, dans la passion salvatrice, du moins dans sa vertu théologique, n'est que le reflet d'un miroir encore occulté du langage. D'ailleurs, le dicton populaire, nous assène (comme scène de l'objet a), l'amour nous laisse sans voix. Si la voix semble à se chercher, elle paraît se trouver dans ce qui fait voie, comme accès mortifère à une capitulation en règle au désir de l'Autre.

La passion amoureuse, comme ce qui fait déchirement, avant son ombre de la perte, de l'abandon, non plus seulement de l'autre, mais de ce qui fait réellement sens à l'amoureux, à savoir sa jouissance. L'amoureux malade de cette pathologie qu'est la passion ne peut-il s'en guérir que par la douce béatitude du faire-un. De ce qui le ramènerait inexorablement, en apparence à lui, dans une satiété narcissique, mais de fait dans une confusion propre au Manque.

La passion amoureuse, celle qui l'enflamme et le consume des pires tourments, du moins se plait-il à le croire, peut-être sans en être complètement dupe d'ailleurs, n'est en fait que ce qui passe au travers du trou de la jouissance. Comme un ultime clin d'oeil à la mère pré-Oedipienne et à son cortège de déni de la nomination en sujet, l'individu, celui, ou celle de la passion amoureuse, ne s'en finit pas de jouir à la dépossession, comme une alternative à la gestion nommée de la castration. Plutôt la passion amoureuse, comme hersât du désir désirant de la mère, plutôt la souffrance de ce qui transperce l'amour, qu'un amour de l'autre qui ne serait plus amour de soi, de ce «de soi» comme pâle copie de l'infans. A l'heure des comptes de l'intégration de la castration, il est des contes à dormir debout, comme l'est la passion amoureuse. Histoire d'un individu se croyant sujet amoureux, alors qu'il n'en demeure que «sujet» assujetti à un faire disparaître le «sans». Passion amoureuse, ou l'affirmation non nommée de jamais sans ma mère, jamais sans le Manque, jamais, non jamais «sans». En suite des rêves, des mots d'esprits et des florilèges de la libre association, la passion amoureuse fait étalage de signifiants ; du moins dans ce qui s'accomplit à l'aune du champ analytique.

Alors quoi, plus de passion amoureuse, plus de passion - Que les faux dévots de l'anti-psychanalytique se rassurent, il n'est pas question ici de libre arbitre, de libre choix, de libre consentement, mais seulement de ce qui est du sujet de l'inconscient. Attention passion, attention transgression à l'ordre quasi naturel de la toute puissance de la jouissance. Mais dire ceci, n'est-ce pas déjà s'installer sur l'en-dire, et par conséquent sur la face de ce qui cache, de ce qui fait résistance au sujet. L'amoureux peut-il se passer de passion, ou est-il condamner à l'enfer du non de-voir ? Y-a-t-il une vie amoureuse sans passion, ou d'une passion qui finisse par s'éteindre, comme faute de trou à transpercer ? - Ne compter, ni ne conter pas sur la psychanalyse pour vous donner vos réponses, car en cela, elle ne serait que passion, et ce bien au delà de ce que représente le transfert dans le cadre de la cure.

Thierry Piras